Retour éthique sur un parcours (géographique) éloigné : 1976-2014 (2016)

Denis Retaillé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/essais/5863>

DOI : 10.4000/essais.5863

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2015

Pagination : 142-161

ISBN : 978-2-9544269-4-5

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Denis Retaillé, « Retour éthique sur un parcours (géographique) éloigné : 1976-2014 (2016) », *Essais* [En ligne], 6 | 2015, mis en ligne le 30 novembre 2020, consulté le 02 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/essais/5863> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.5863>

Retour éthique sur un parcours (géographique) éloigné : 1976-2014 (2016)

Denis Retailé

Le retour éthique sur ce que l'on appelle une carrière scientifique et ce qui l'a orientée, demande que le pronom « je » soit utilisé. Ce n'est pas l'expression d'un égotisme mal placé mais une nécessité qui s'impose dont je ne doute pas qu'elle soit partagée. La question éthique se pose toujours en situation et d'abord dans la solitude avant de la partager. Le partage, la discussion publique, la production normative qui peut en sortir font glisser les problèmes de « conscience » vers la morale, la sécurité. C'est d'insécurité que veux parler, d'éthique donc¹.

L'été 2016, je cesserai mes activités académiques alors qu'il restera fort à faire : quarante ans n'auront pas suffi. Ce qui a été mon livre d'étape, un peu au-delà de la mi-chemin (1997)², était organisé autour d'une formule que je crois avoir chipé à Maurice Merleau-Ponty mais dont je ne trouve plus trace : « rendre cohérent ce que l'on sait et ce que l'on vit ». C'était l'aboutissement d'un épisode long de vingt ans dominé par l'immersion dans une question douloureuse et maltraitée : la fin du nomadisme au sud du Sahara puis progressivement, et par alliance, la nature de la ville par le bidonville en Inde (les villes de nomades assurant la jonction), le tout aux marges du monde « normal » : le décor est déjà posé. En voulant satisfaire au quasi manifeste phénoménologique, la tâche s'est amplifiée avec l'expérience en même temps qu'elle s'est imposée de plus en plus évidemment par l'irruption de la violence à mort dans ce qui ne pouvait pas rester de simples questions de recherche.

1 Ce texte fait suite à une conférence donnée dans le cadre de l'École Doctorale Montaigne Humanités (Horizons de la recherche, 28 janvier 2014) et à un hommage offert à Alain Reynaud, rédigé en 2006, publié en 2008 : « De la justice spatiale à l'espace mobile : épistémologie et déontologie », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims 125-126*, Mélanges offerts à Alain Reynaud, p. 55-76. Si mes maîtres y seront identifiés, la compagne des discussions de tous les jours apparaîtra comme une chimère, Ode. Mais les compagnons de route ne sont pas loin dont trois, au moins, doivent être nommés : Bernard Éliassalde, Christian Grataloup et Jacques Lévy. Nous avons été jeunes ensemble et assez trublions.

2 Denis Retailé, *Le monde du géographe*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997.

Cette posture, comme l'on dit, a produit une inclination d'abord peu ou mal formulée avant qu'elle soit revendiquée au moment de la maturité. « Je » s'impose vraiment aux surplombs et aux objectivations qui sont les conditions de la science : s'agissant de l'humanité ou des humanités, de la société ou des « sciences » sociales, chacun de nous est pris dedans. Il est toujours bon de rappeler cette trivialité quand l'objectivation mute souvent en réification, quand des acteurs peu scrupuleux convoquent le savoir « scientifique » par segment, selon leur besoin, et transforment en argumentation doctrinale ce qui ne devrait être qu'hypothèse pour comprendre. Quelques clés ouvrant le récit du parcours annoncé sont nécessaires.

Un travail de recherche ne démarre pas de rien. Il s'inscrit dans un itinéraire qui suit une ligne tracée par avance ou obéit à des circonstances de hasard qui ne le sont jamais tout à fait quand tu saisis l'occasion (sérendipité dit-on maintenant, c'est mieux qu'opportunisme). Tu accepteras le tutoiement en admettant que ce « tu » est spéculaire et renvoie à toi-même. En tous cas est-ce l'usage en français d'Afrique. C'est là une première clé pour la suite : je et tu, toi et ton double qui est ton interlocuteur ne font qu'un. Au terrain³, tu fais ton apprentissage ; au terrain et non pas « sur » le terrain comme en pays conquis observé du haut de la science. Au terrain tu es chez et avec tes hôtes dont tu deviens l'élève : pour moi c'était en Afrique sahélienne. Tu rapportes ensuite ton expérience à celle de tes prédécesseurs ou contemporains pour former un corpus de généralités orienté vers la régularité, des règles qui ne sont pas très éloignées des « lois ». Il n'y a pas de science sans déterminisme ! C'est à voir.

Du côté de l'humain en société, il est des raisons qui ne sont pas des causes. L'affirmation est rapide bien qu'elle puisse trouver quelques garanties chez Max Weber, par exemple, ou Wiltsey⁴. Il faudra pourtant que je m'en justifie, tout à la fin, pour réussir à passer entre les deux écueils de l'universalisme prématuré et du relativisme absolu qui ne permettent, ni l'un ni l'autre, la production d'une connaissance attentive à la diversité de ses sources. C'est une deuxième clé qui a pris forme, elle aussi, au contact de l'étrangeté. En acceptant que ce que disent et font les sujets-objets que tu observes et décris s'inscrit dans un monde qui devient le tien (mais jamais tout à fait), tu tentes de faire entrer la diversité du Monde dans une « géographie universelle » qui veut prendre la forme

3 Grande affaire que le terrain en sciences sociales. La réalité crue s'y présenterait immédiatement, qu'il reste à déchiffrer, ordonner, généraliser. En géographie s'ajoute la confusion possible de la circonscription d'étude dont les limites sont données *a priori* alors que l'objectif de la recherche est d'en découvrir la forme et la substance, le plus souvent par la limite justement. Cette confusion de l'objet et de la méthode a pu conduire à l'illusion d'une discipline de « plain pied » (O. Orain).

4 Une lecture approfondie de l'épistémologie et de l'éthique de Max Weber avec quelques retours sur Wiltsey, est proposée par Pierre Bouretz, *Les promesses du monde, philosophie de Max Weber*, Paris, Gallimard, NRF Essais, 1996.

d'une « géographie générale ». Cette distinction n'est pas que subtile. Si elle préfigure les débats qui portent aujourd'hui sur la constitution d'une histoire mondiale globale ou seulement interconnectée⁵, les paradigmes n'étaient pas disponibles au moment où se situe l'entame d'un parcours éthique que j'ai promis de dévoiler (Retaillé, 1991)⁶. C'était au milieu des années soixante-dix, à la fin d'une formation initiale « réussie », immédiatement post soixante-huitarde (1970-1976), que l'agrégation valida bien que ses exercices fussent très éloignés de la science qui se faisait. Quelques éclaircissements « provinciaux » s'imposent en complément de clés qui n'ouvrent pas toutes les portes⁷.

Une discipline académique comme la géographie et comme toutes celles qui sont classées telles depuis l'invention de l'Université moderne, s'est taillé un champ dans le débat concurrentiel des compétences. La géographie issue de l'histoire, bloquée par la sociologie naissante mais héritière d'une philosophie du monde de l'homme assortie de la technique géométrique (cartographique), s'est trouvé un refuge à l'intersection des sciences naturelles et des sciences humaines au cours du XIX^e siècle. Humboldt, sur le versant naturaliste (paysages), et Malte Brun sur le versant politique (États), en ont tracé le premier périmètre⁸.

Un « étudiant » (c'est vrai pour toutes les disciplines qui portent ce nom) se trouve toujours placé sur une voie « historique » qui l'oblige à endosser, un temps, l'héritage qui lui est confié. C'est une des conditions de la reproduction qui passe par le chemin de l'évaluation, des examens réussis. Or il

5 Ce débat est clairement présenté dans *Histoire globale, un autre regard sur le monde*, Sciences Humaines, collection Synthèse. Coordination Laurent Testot.

6 Au démarrage de la *Géographie Universelle*, 1990-1996, 10 vol., dirigée par Roger Brunet, Hachette puis Belin en collaboration avec le GIP RECLUS, j'avais lancé une alerte concernant l'application à toutes les régions du monde d'un principe unique de « lecture » et de représentation, les chorèmes du même Roger Brunet. Denis Retaillé, « Géographie universelle : une quête prématurée », *Espaces Temps*, n° 49-50, 1991, p. 110-115.

7 Malgré l'universalité de l'université, il faut bien reconnaître que les passages transdisciplinaires ne sont jamais très aisés. Chaque discipline est une province attachée à ses particularismes, assez ignorante de ce qui se passe chez les voisins. Chaque rencontre interdisciplinaire provoque la même réaction : nous devons échanger, apprendre à nous connaître. Malheureusement, à chaque fois c'est la première fois.

8 Ils ont été, tous les deux, l'un « Allemand », l'autre « Danois », parmi les fondateurs de la société de Géographie de Paris en 1821. Tous les deux, ils avaient débarqué à Paris pour participer à la Révolution. Conrad Malte Brun, par malchance, s'est pointé le « 18 brumaire », un peu tard, mais s'est mis à l'œuvre immédiatement, dénonçant le coup d'État et publiant vite son livre majeur consacré à la Pologne, le problème d'une nation sans État. Il a ensuite inventé l'idée d'une géographie universelle par accumulation : six volumes très denses de géographie politique avec la vue de l'époque. C'était il y a deux cents ans : nos prédécesseurs méritent toujours d'être lus. Humboldt est mieux connu. Avec une ascendance française lointaine, Alexandre était arrivé à Paris tout juste un an avant Conrad. Il était un des géographes ou, plus largement, savant français en vue jusqu'à son rappel en Prusse en 1826. Géographe français ? Géographe allemand ? La question a-t-elle même un sens ? Parmi les deux fondateurs de la géographie moderne, en France, les plus français par élection étaient allemand et danois. Belle époque que celle de l'idéal productif !

se trouve que, de temps à autres, les orientations disciplinaires mutent, les codes changent, de nouveaux outils sont forgés. De temps à autres, des tournants marquent un nouvel angle d'attaque jusqu'à se manifester sous la forme radicale de l'*aggiornamento* par le changement du déterminant donc de l'explication des situations habituellement examinées. Le passage d'un paradigme à l'autre s'accompagne, le plus souvent, d'une lutte pour le pouvoir qui ne se limite pas à la noosphère mais déborde matériellement sur la gestion des prébendes : les postes (les chaires), les locaux, le matériel (Kühn, 1970 ; Latour et Woolgar, 1979)⁹.

En géographie et en France, cela s'est passé avec l'introduction de nouvelles approches définies surtout aux États-Unis et en Europe du Nord, du milieu des années soixante au milieu des années soixante-dix (Claval, 1977)¹⁰. Plutôt que l'histoire, l'économie ; plutôt que les « milieux », l'espace. Tous ceux de ma génération se sont engouffrés dans cette ouverture qui réclamait l'exigence « scientifique », non plus seulement l'arithmétique de la mesure mais les formalisations mathématiques de la distance et de l'ordre spatial en dépassement de la statistique descriptive et localisée. La surface terrestre devenait un support neutre d'enregistrement des actions humaines et surtout de leurs résultats. L'objectivation était poussée à son paroxysme : centre, périphéries, gradients, réseaux, topologie. Voilà de la science : la polarisation pour expliquer les centres, la hiérarchie pour expliquer l'étendue, les seuils pour expliquer l'inversion des « pentes ». La distance (en rapport avec la masse) offrait l'explication déterminante de l'espace géographique comme il était devenu possible de le cartographier désormais que l'ordinateur offrait un puissant moyen de calcul des géolocalisations. Les paysages et les milieux ont été rangés sur les étagères de l'histoire disciplinaire. La géographie qui était historique voire contingente est devenue générale et réglée, universelle vraiment par l'intégrale plus que par la somme des lieux. C'est à ce moment que débute le récit qui suit, au passage de la formation à la (re)production.

L'évidence est la règle première du positivisme, dans un lointain héritage de Descartes, lorsque les faits sont établis de manière incontestable du fait même qu'ils s'imposent. Ce n'est pas ma compétence de discuter cette boucle qui a fondé la science moderne. Il me semble, cependant, que l'invention du laboratoire qui permet d'isoler l'ultime partie n'est pas seule en cause. Avant

9 Au moment de leur grande mise à jour, les géographes se sont emparés, avec avidité, des propositions de Thomas Khün, *La structure des révolutions scientifiques*, édition française chez Flammarion, 1983, collection « Champs », 1970 (1962). La sociologie des sciences développée par Bruno Latour permet alors de revenir sur l'évidente nécessité d'un progrès quand les choix politiques et épistémologiques ne sont pas forcément congruents : Bruno Latour et Steve Woolgar, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1988 (1979).

10 Un accès facile dans Paul Claval, 1977, *La nouvelle géographie*, Paris, PUF, collection QSJ. C'était aussi l'époque de la « nouvelle philosophie », sans rapport ni politique ni scientifique.

le laboratoire, il y a la « nature » et tous les artefacts qui la remplissent et parfois la constituent désormais. Et selon ce que tu prendras pour nature les choses qui sont là sans avoir été pensées ou bien, derrière elles, un ordre caché, la focale d'observation change (donc les outils) en même temps que l'interrogation portée au Monde pour prendre au plus large. J'ai depuis presque toujours fait le choix de la boîte noire : la « nature » c'est ce qui est reçu d'où qu'en provienne la production. Ode, avec qui je reviendrai plus tard, a titré un chapitre de ses livres : « La ville pour nature »¹¹. Il s'agit bien de cela.

Alors que j'étais en cours de formation, ma discipline a donc changé d'orientation, les enseignants et les enseignements ont été divisés, les étudiants placés en porte à faux parfois. Quoi qu'il en soit, il y a le Monde autour de toi, une des raisons pour laquelle tu as choisi la voie de la géographie.

J'ai été formé à l'université de Rennes où la géographie appliquée (impliquée) avait déjà fait sa place (Michel Phlipponneau, 1960, 1970)¹² et où la « nouvelle géographie » faisait irruption avec une géographie physique comme science sociale (Jean-Pierre Marchand, 1985)¹³. Gilbert Le Guen m'a appris ce qu'était une « population » transformée en « tables » ; Corentin Canevet ce qu'était une « région » taillée au crayon. Je livre ces quelques noms rennais parce qu'ils m'importent. Il sont la condition nécessaire de ce qui suit sans rien apporter à ta réception. Je ne peux cependant pas entamer le récit résumé d'un parcours éthique sans me nicher dans l'abri de ce cercle des premiers maîtres auxquels se sont joints, en fin d'études pour moi, Georges Couvreur, Pierre Flatrès, Jean-Pierre Larivière, Jean Mounier. Quel bonheur, après coup, que la diversité qu'ils représentaient.

Je suis arrivé à l'université de Rouen en passant par Bourges et Le Havre, deux fabuleuses expériences de l'enseignement secondaire à tous les niveaux et pour toutes les filières, classiques et techniques, et même ces classes d'adaptation aujourd'hui disparues, totalement désespérantes mais tellement attachantes où tu apprends qu'ailleurs n'est pas loin. Qu'est devenue cette petite Marina, si

11 Odette Louiset, *Introduction à la ville*, Paris, Armand Colin, chap. 8, 2011.

12 Michel Phlipponneau était le chef de file de mes premiers maîtres, surtout connu pour avoir introduit la « géographie appliquée » en France, provoquant un grand débat : géographie appliquée vs. géographie active (Pierre George, Yves Lacoste) vs. géographie volontaire (Jean Labasse). Michel Phlipponneau, *Géographie et action. Introduction à la géographie appliquée*, Paris, Armand Colin, 1960. Avant de passer à l'engagement politique direct, il a publié un manifeste fameux, épais de plus de 500 pages : *Debout Bretagne*, Rennes, Presses Universitaires de Bretagne, 1970.

13 Climatologue élève de Charles-Pierre Péguy (le fils du poète), Jean-Pierre Marchand était de ces jeunes assistants en géographie regroupés autour d'une auto-formation collective aux mathématiques et aux statistiques appliquées à l'espace géographique (le groupe Dupont dont le siège était et est toujours à Avignon). Jean-Pierre Marchand, par ses travaux, a modélisé la relation entre la crise climatique irlandaise du milieu du XIX^e siècle et l'émigration vers les États-Unis autour de la notion de contrainte physique. Jean-Pierre Marchand, *Contraintes physiques et espace géographique*, Caen, Paradigme, 1985.

vive en classe quand elle y était, dont la « chambre » était faite de cartons sous la caravane de ses parents, arrêtée, sans roues, sur un terrain vague du triage de Soquence ? Quand tu as entre 23 et 25 ans, que tu es censé enseigner une discipline par le transfert de ce que tu viens d'apprendre, et que tu te trouves à courir les terrains vagues du quartier de « ton » collègue pour « sauver » une adorable gamine, le jeu de la distance est posé. C'est fait et c'est décisif. Nous ne savons rien sinon que la distance sépare ; rendre cohérent ce que l'on sait et ce que l'on vit se confirme comme un but. Ailleurs n'est pas loin et surtout le monde est grand, toujours plus grand que tu peux l'imaginer. L'expérience précoce de la rédaction d'un manuel scolaire en collaboration (Espaces et civilisations, Belin, 1978) clôt ce bref épisode. Le Niger, le Brésil et l'Inde y étaient déjà, mêlés par l'effort d'un texte pédagogique mais totalement suspendus.

À l'université de Rouen que j'abordai en 1978 comme chargé de cours puis en détachement à partir de 1980, le Monde c'est surtout la Normandie pour la plupart des géographes, alors que pour quelques autres, les tropicalistes, c'est l'Afrique, l'Inde et un peu l'Amérique latine. J'en étais par le hasard d'une rencontre avec Jean Gallais. J'avais vingt-cinq ans et devenais un jeune enseignant-chercheur (assistant), engagé dans le mouvement de rénovation de la discipline mais émergeant paradoxalement aux rangs d'une « géo » présentée comme ringarde, mal dégagée des colonies. Discours majoritaire et performatif dans la lutte pour le pouvoir scientifique, les caricatures et l'ignorance volontaire étaient (et sont toujours) de mise, les amalgames efficaces : la géographie tropicale c'est la géographie coloniale déguisée, cela dit au mépris de la réalité historique. Le terme géographie tropicale a été inventé, en 1936, par Pierre Gourou pour faire obstacle à la géographie nazie¹⁴. Une note ne suffit pas à développer des problèmes lourds, historiques, épistémologiques, politiques. Il y faudra un livre entier en plus de ceux qui sont déjà sortis d'une initiative locale. La géographie du développement fut écartelée de la même manière, selon les héritages et les options doctrinales¹⁵.

À Rouen, la géographie « tropicale » c'était Jean Gallais, ancien meneur des étudiants résistants pendant l'occupation, auteur d'un ouvrage magistral et avant gardiste sur le delta intérieur du Niger où il a formalisé la diversité des formes de la distance¹⁶. Je deviens « son » assistant. Drôle de virage qui me

14 Cela se passe au Congrès de l'Union géographique internationale réuni à Amsterdam. C'est l'occasion de redire ici que la congruence des options politiques et des options épistémologiques n'est jamais certaine. C'est pourtant souvent la base d'un classement des personnalités, hâtif et commode. On peut être conservateur d'un côté et novateur de l'autre, vice versa, et même inclassable.

15 Un colloque en trois temps à Bordeaux. Pierre Singaravelou, (éd.), *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation 19-20^e s.*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2008 ; Hélène Velasco, (éd.), *Les tropiques des géographes*, Bordeaux, MSHA, 2008 ; Christian Bouquet, (éd.), *Les géographes et le développement*, Bordeaux, MSHA, 2010.

16 Presque tout sur Jean Gallais-Géographe sur le site resté inachevé : <http://ailleurs.univrouen>.

fait passer de l'Ouest profond de la France (les marges armoricaines) puis des quartiers sensibles du Havre au Sahel, marges du Sahara, confins du monde soumis à la grande sécheresse médiatisée par les images de sols dessiqués, de troupeaux décimés et de ventres gonflés d'enfants affamés. Loin de Rennes, à Rouen, s'est opéré ce passage d'une géographie appliquée au développement des régions rurales de l'Ouest de la France à une géographie dite tropicale confrontée à l'effondrement des politiques de développement par overdose d'interventions externes assez mal informées des situations vécues. La concurrence idéologique et géopolitique les avait entraînées vers des expertises scientifiques exagérément doctrinales.

Si Michel Phlipponneau écrivait, en 1972, qu'au Joint français les ouvriers bretons disent « merde » aux patrons, Jean Gallais disait à peu près la même chose aux organisations intergouvernementales qui appelaient son expertise, en dénonçant l'aveuglement de l'aide au développement ou prétendue telle : « cette civilisation possède son éthique, son idée du bien, du progrès, qui est à prendre en considération autant que les objectifs internationaux »¹⁷. Nous avons opéré notre tournant en suivant sa trace ; ce tournant était culturel non pas au sens où la culture prescrirait un ordre (elle n'est pas un déterminisme), mais au sens où la géographie que nous observions se conformait à un ordre culturel et que nos problèmes devaient être posés dans cet ordre ou plus précisément dans l'ordre de la concurrence des savoirs culturellement marqués. Dans mon langage c'est devenu cette formule déjà livrée : il est des raisons qui ne sont pas des causes. Je dis nous, cette fois, parce que nous avons été cinq à travailler au Sahel à ce moment là, sous la direction de Jean Gallais, scrutant la ligne de rupture entre sédentarité et nomadité au moment de la grande sécheresse ; Alain, Hamidou, Jean-Charles, moi-même puis Jérôme. Nous parvenions, y compris dans des publications très officielles parrainées par l'ONU et l'UNESCO, à livrer ce message. L'aide d'urgence face à la sécheresse, puis l'aide de fond pour le développement ont pu être catastrophiques pour les sociétés auxquelles elles étaient destinées. Ni la charité, ni la géopolitique n'ont été les bonnes entrées. C'est la leçon qui suit. Elle a à voir avec une part de vie intime que je contournerai, en bonne partie, pour des raisons éthiques encore. Nous sommes en situation et il n'est d'éthique qu'en situation. Tout se mêle dans les choix que nous pouvons faire mais, rédigeant ce texte seul, je ne peux entraîner Ode.

free.fr/nouveau/index2.html. Pour aller vite, une lecture s'impose : Jean Gallais, *Hommes du Sahel : Espace, Temps, Pouvoir*, Paris Flammarion, 1984.

17 Autographe inscrit en biais sur la page de garde d'un document de travail de l'Université des Nations Unies auprès de laquelle Jean Gallais était expert (10-14 novembre 1975). Sur la même page un autre autographe signale : « c'est en même temps une civilisation à connaître comme interlocuteurs des initiatives ». Il parlait des pasteurs nomades du sud du Sahara et du Sahel auxquels l'aide humanitaire s'adressait alors, sans grande précaution, et en vertu de principes à la fois moraux et techniques seulement vus d'ici.

À Rouen donc, Jean Gallais proposait, à ceux qui le voulaient, de sortir de Normandie, d'aller voir le monde en Afrique, c'est mon choix, mais aussi en Inde qui est le choix de la chimère que j'appelle « Ode »¹⁸. Des travaux menés en parallèle dans les *slums* d'une métropole indienne (Hyderabad) ou dans un refuge de populations mobiles au Sahel (autour du Koutous, Niger) ont progressivement conduit à *comparer l'incomparable* quand dans une même « équipe » les sensibilités convergent, et fatalement les postures non encore formulées bien qu'influencées fortement par un maître commun. La culture est l'entrée, même si elle n'explique rien sans passer par l'organisation sociale et les enjeux politiques. Avec Ode, les discussions pouvaient prendre une allure culturaliste : « en Inde c'est pas pareil » ; à quoi je rétorquais, pour la faire enrager, qu'elle avait choisi l'Inde à la recherche d'une culture sophistiquée, alors que ce que je rapportais d'Afrique était l'expression de ce que je commençais à appeler « géographie spontanée ». Ode refusait cette interprétation. C'était un jeu : il nous a servi à déjouer le piège culturaliste. J'étais sur ma piste des trafics transsahariens à l'est du Niger pendant la guerre civile au Tchad, alors qu'elle s'enfonçait dans la réalité de son bidonville d'élection au centre d'Hyderabad. J'étais parti à la recherche d'une culture de l'espace en voie de disparition ; elle était partie à la recherche d'une continuité culturelle indienne (hindoue et musulmane) à la marge de la ville, dans les *slums* « qui sont de la ville » comme elle continue de l'affirmer.

Point commun, convergence, même état d'esprit ? Les réalités rencontrées nous sont apparues autres que ce que la littérature dominante imposait (et impose toujours). Il reste à faire disais-je. Il n'était pas question de mondialisation, ni d'agenda pour le millénaire dont se rengorgent aujourd'hui les experts en la matière. Il était plutôt question de décolonisation inachevée, de sous-développement et de lutte contre le néo-colonialisme, de tiers-mondisme relayé par l'écologisme. Le tableau dressé par l'histoire de la géographie qui s'écrivait en se faisant, n'était pas exactement celui qui s'imposait à travers les luttes de pouvoir. La révolution paradigmatique du temps de nos études laissait totalement de côté ces questions du bas... Il faudra attendre la fin des années quatre-vingt-dix (20 ans c'est long) pour que soit rétablie une vérité plus saine, encore que ! L'expertise de haute volée domine toujours, les doctrines du développement ont été révisées mais trouvent encore leur origine à l'extérieur des sociétés visées ; mondialisation vs. altermondialisation la même histoire continue sans porter grande attention aux réalités qu'elles prétendent traiter. Bien que la géographie ait opéré un « tournant culturel » au moment du millénaire, le spatialisme est encore largement dominant alors que dans le public, une étape encore antérieure n'a toujours pas été dépassée : celle

18 J'emprunte la méthode à Laurent Matthey, jeune et talentueux géographe de mon entourage qui a dressé un incomparable tableau de Genève par l'entremise de sa propre chimère : Aude !

du milieu et de son influence sur le caractère et la richesse des peuples. Ce sont donc trois tournants qu'il faut, en vérité, négocier. Les tropiques n'engendrent ni la pauvreté ni la violence. C'est un peu plus compliqué¹⁹. Le centre et la périphérie ne se traduisent pas en surfaces mais la guerre a lieu et les schémas éculés fonctionnent toujours bien sur le mode Huntington²⁰. Il ne faudrait pas croire que les grands ensembles géopolitiques et culturels soient oubliés.

Plongés dans le même bain que nous avait préparé Jean Gallais, et devenus responsables du laboratoire qui prolongeait son œuvre²¹, Ode et moi devions lutter contre des collègues de proximité et la caricature d'une géographie tropicale avatar de la géographie coloniale, pour une géographie culturelle libérée du culturalisme mais intégrant la dimension politique, libérée aussi du spatialisme dominant. C'est la dimension culturelle qui conduit à l'examen des conflits aussi bien en Inde qu'au Sahel, autour des enjeux que représentent les *slums* d'un côté, les lieux de la sédentarisation de l'autre. Le fait de travailler des milieux aussi différents de tous les points de vue mais dans la grande proximité d'une réflexion partagée n'a pas été sans orienter et même forcer une montée en généralité pouvant satisfaire à la fois l'exigence scientifique et un impératif éthique progressivement dégagé jusqu'à sa formulation sous la forme du manifeste phénoménologique. Pour ce faire, « comparer l'incomparable », était une autre formule heureuse et d'emprunt²² désignant l'objectif qui permettait de garantir le versant scientifique de notre activité. Les situations vécues puis partagées se sont chargées de ce reste qu'aujourd'hui j'identifie comme la question éthique. Du milieu des années 1970 au milieu des années 1980 deux jeunes géographes découvrent des réalités assez différentes de ce que les textes, savants ou non, pouvaient présenter. Or les savoirs communs étaient pour quelque chose dans le choix du Sud du Sahara ou du centre de l'Inde outre le talent entraînant de Jean Gallais.

La fin des caravanes, la sédentarisation, le passage d'une culture de l'espace à une autre qui pouvait ressembler à un changement d'époque, comme une révolution néolithique en une décennie, la crise sahélienne permettait d'observer (et de vivre) un épisode géographique exemplaire, la transformation de la nature des lieux et une mutation des formes de la limite vers ce que l'on nomme couramment « territoire ». Il fallait, pour bien comprendre, admettre la variété des cultures de l'espace. Il y a de quoi provoquer une vocation.

19 Jean Gallais, *Les tropiques. Terres de risques et de violences*. Paris, Armand Colin, 1994.

20 Samuel Huntington, *The clash of civilization*, traduction française : « Le choc de civilisations », 1996, Odile Jacob, 1997.

21 Création de l'EA « AILLEURS-TNT », en 2006, après le départ d'une UMR qui avait étouffé l'héritage Gallais.

22 Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil, 2000.

De la même manière, la confrontation de la culture savante indienne et de l'habitat stigmatisé du *slum* ou de la ville en général pouvait sembler comme un test à distance du couple de la culture savante occidentale et de sa production urbaine fonctionnaliste réduite aux grands ensembles et à ce qu'ils sont devenus, les « quartiers », eux aussi stigmatisés. C'est bien un défi scientifique que de pouvoir saisir comment une culture peut produire des avatars sociaux et politiques qui ne ressemblent pas, voire s'opposent à ses principes.

Dans les deux cas, en toile de fond, les perturbations provoquées par ce que l'on identifie comme l'aide au développement au Sahel, en Afrique et ailleurs, ou bien les politiques d'aménagement et de lutte contre la pauvreté en Inde comme partout, étaient également visées. Faire leur place aux cultures de l'espace, à celles de la distance dans le désert comme dans la ville, en particulier la distance « écologique » comprenant cette forme particulière que nous nommons « distance structurale »²³ qui exprime les hiérarchies sociales et les manières de les faire jouer avec le lieu comme médiation (la place au double sens), rappelait la nécessité de réviser l'héritage de la géographie culturelle. La question éthique imposée par les situations vécues de recherche prenait *ipso facto* une couleur scientifique ; à moins, qu'à l'inverse, la question éthique qu'impose la conscience de l'écart qui sépare la réalité de son compte rendu savant rende nécessaire une réponse scientifique. C'est ce dernier choix qui l'a emporté à un moment charnière de notre vie civile et savante. Notre existence en danger a pu faire sauter les derniers « obstacles épistémologiques » et autoriser que l'expérience de la vie se mêle au concert des débats scientifiques quasiment historiques.

Deux événements ont fait choc et provoqué la formulation radicale (éthique) de ce qui n'étaient jusque là que discours scientifiques décalés de la répétition des savoirs admis autant que de leurs modes. Après les premières conclusions académiques publiées comme thèses en 1983²⁴ et 1986²⁵, les suites ont porté sur la fausse distinction du nomadisme et de la sédentarité²⁶, les situations de guerre que provoquent des catégorisations mêlant territorialité et ethnicité pour l'un ; sur l'urbanité indienne et la conception de la ville, la confusion du concept et d'un modèle pour l'autre. Or, pour les deux, les situations couvertes par l'investigation débouchaient sur la violence à mort. Faute de pouvoir ou savoir rendre compte de cette part violente de nos objets en alimentant les médias d'actualité, peut-être était-il possible de contribuer à l'intelligence des événements en luttant contre les erreurs d'interprétation et surtout contre la « réalisation » de circonstances de guerre justifiées par

23 Depuis le monument de Edward Evans Pritchard, *Les Nuer*, Paris, Gallimard, 1968 (1939).

24 Denis Retailé, *Autour du Koutous*, Thèse Rouen. Direction Jean Gallais, 1983.

25 Odette Vaguet, *Le slum dans la ville*, Thèse Rouen. Direction Jean Gallais, 1986.

26 Un autre jeune brillant géographe de mon entourage, Laurent Gagnol, propose d'équilibrer la formule en traitant de la nomadité.

l'activation de catégories savantes autorisées bien qu'erronnées. Quelques autres notes « provinciales » sont encore nécessaires à cette étape.

Au Sahel, la grande sécheresse des années 1970-1980 s'est manifestée géographiquement par le déplacement, 150 kilomètres plus au sud, de ce que l'on croyait être la limite entre les nomades et les sédentaires. La fuite des nomades en pays sédentaires ne pouvait que provoquer des conflits dans l'usage de la terre entre pasteurs et paysans. Il fallait donc aménager la sédentarisation des nomades, fixer des zones d'activité en fonction de vocations identifiées selon la pluviométrie ou la qualité des sols. Pourtant, et contre cette évidence naturaliste, nos travaux sahélistes montraient que la limite en question était une fiction, tant la limite géographique séparant le pastoralisme de l'agriculture que la limite sociale séparant les nomades des sédentaires, et pour cause. Pour faire simple disons que les « nomades » étaient aussi des agriculteurs et que les sédentaires étaient aussi des éleveurs. Les catégories se croisent et s'emmêlent au point que, par commodité, la référence ethnique était communément appelée en renfort. C'était la porte ouverte à la guerre ; la guerre a eu lieu : pogroms, épuration ethnique. Une expérience d'un peu plus de vingt ans conduisant de la jeunesse à la maturité, des confins Niger-Tchad à la Mauritanie en passant par le Mali tourne au cauchemar de l'échec : n'avoir pas réussi à imposer l'idée d'un nécessaire éclaircissement de la fiction et de ses usages²⁷ ; n'avoir pas dénoncé comme il le fallait et par les bonnes voies ce modèle géographique de la zone et du territoire, porteur de guerre. L'argument scientifique décalé est trop faible. Il ne suffit pas d'écrire que la population n'est pas la société et que l'abstraction objectivante du nombre masque des rapports de pouvoir avec l'espace (territoire) comme levier bien plus que comme enjeu à quoi s'arrête les analyses habituelles des spécialistes de la géopolitique. Car la géopolitique est un stade de la guerre. Les géographes sont-ils complices ? L'épisode mauritanien des années 1989-1991, au moment de démarrer les enquêtes de l'atlas de Mauritanie est resté une blessure. Cet atlas de la population (qui n'est pas la société) n'évoque les événements violents qu'entre les lignes, même si la conclusion, rédigée à la fin de l'année 1997, annonce une suite différente. Il n'empêche, le conflit ethnique et territorial était là, démentant la démonstration d'un continuum nomades-sédentaires.

Et sur l'atlas en question, le lieu d'un pogrom porte ton nom parce qu'au moment du remplacement d'un site de la circulation nomade par un établissement sédentaire tu étais là²⁸. Insupportable !

27 Sur la fiction, Jean-Pierre Cléro, notre voisin de bureau à Rouen, ami cher, vient de publier : *Essai sur les fictions*, Paris, Hermann. La République des lettres. Notre géographie et la philosophie ont toujours fait bon ménage, pas seulement à Rouen.

28 Collectif, Mauritanie, Atlas des migrations et de la gestion du territoire. LERG-Nouakchott - LEDRA-Rouen. D. Retaillé, synthèse et conclusion, 1998.

Quelques mois plus tard, en 1998, dans une des villes témoin de sa recherche sur l'urbanité indienne, Ode me guide à travers des limites qui n'en sont pas non plus. S'il va de soi qu'une ville fabriquée et habitée par une société de castes ne peut être que cloisonnée, encore plus nettement lorsque s'ajoute une division religieuse, depuis dix ans Ode cherche à montrer l'inverse en déchiffrant les liens qui font tenir ces « monstres » que sont les villes sous-développées surpeuplées, en séparant le modèle européen de ville du concept qui doit pouvoir accueillir d'autres formes urbaines, y compris celle du *slum*. Or toutes les interventions urbanistiques sont empreintes d'idéologie anti-urbaine (héritée de Gandhi), empreintes aussi de la forme idéale et ordonnée du centre et de la périphérie, du quartier spécialisé et complémentaire des autres selon un plan net. Ce n'est pas ainsi en Inde malgré la Chandigarh de Nehru et Le Corbusier, ni ailleurs, seulement en Europe et ses prolongements (de moins en moins en vérité). Ode mène donc deux projets : un sur la ville indienne et un autre qui doit inverser le sens habituel des transferts : plutôt qu'appliquer aux villes d'ailleurs le modèle d'ici, conceptualiser la ville depuis ailleurs vers ici, ce qui permettra de traiter autrement ce que l'on appelle la crise de la ville, la crise urbaine, les émeutes urbaines... autant d'expressions qui n'ont aucun sens, ou bien trop, quand 90 % de la population est urbaine si l'on veut bien dépasser les artifices censitaires revus périodiquement.

Le 14 février 1998, c'est la Saint Valentin et nous sommes tous les deux, loin de tout à Coïmbatore, amusés de noter dans quelques vitrines du centre « moderne » de la ville des cœurs en baudruche et des frous-frous roses. Nous attendons 14 heures, un meeting politique au cours duquel doit s'exprimer un parti nationaliste à 200 mètres de notre hôtel. Il fait un peu chaud et les vitrines dédiées à la Saint Valentin ne sont pas si nombreuses. Une heure avant l'heure, alors que nous attendons au frais, une énorme déflagration ébranle l'Annapurna, notre hôtel. Une bombe vient d'exploser juste derrière. Nous tentons de sortir mais la foule est affolée et très vite des cordons de sécurité fortement armés interdisent tout mouvement : 40 morts, une consigne de quatre jours alors que les explosions se poursuivent à travers la ville par surenchère. C'est une semaine d'affrontement entre hindous et musulmans, ce qui ne s'était jamais produit dans cette ville.

Nous y étions et une géographie de la violence révélait des « murs invisibles »²⁹. L'hypothèse d'Ode s'effondrait-elle ? Impossible sinon par la montée en efficacité d'une instrumentalisation orchestrée.

Comment apporter une réponse scientifique à l'obligation éthique de tenir nos hypothèses alors que les faits semblent les invalider. Comment monter en généralité pour dénoncer des savoirs communs instrumentalisés et porteurs de

29 Reprise du titre de l'ouvrage de notre ami à tous les deux, si proche, Guy Di Méo, à propos d'autres limites tout autant inscrites dans les esprits, celles de l'espace généré.

violence avec le « territoire » toujours prêt à l'usage. Il fallait nous attaquer à l'évidence objective du cloisonnement du monde en montrant comment une géographie, science impériale³⁰ maniaque du découpage, pouvait alimenter la violence sur la base de l'exclusion quand il n'est de vie sociale qu'à la condition de l'échange, fût-il dissymétrique. Un projet est né, au début des années 2000, alimenté par la double réflexion sur l'espace mobile des sociétés nomades et sédentaires qui ne se distinguent pas de ce point de vue au Sahel et met en cause le constat de la sédentarisation d'une part ; sur l'urbanité inscrite dans le mouvement permanent de la société indienne en ville, organisée autour de carrefours qui ne sont pas des places et met en cause l'efficacité exemplaire d'un espace public, d'autre part. « La ville ou l'État », projet financé par le Ministère français des Affaires étrangères rassemblait alors une quinzaine de collègues prospectant le « développement politique et l'urbanité dans les espaces nomades ou mobiles »³¹. Ce projet visait à replacer la mobilité comme origine des liens sociaux contre l'identité essentialisée, ancrée dans le lieu, patrimonialisée en territoires de l'exclusivité. Ainsi l'hypothèse scientifique recouvrait-elle entièrement la question éthique et pouvait même ressembler à une formulation politique voire idéologique : le mouvement est premier. En répondant à l'exigence académique, elle reprenait à nouveau frais une démonstration magistrale proposée par un maître incontestable, Jean Gottmann, qui l'avait laissée comme en suspens au début de la guerre froide³².

Dans la première mouture d'un texte récent publié en réduction dans le Bulletin de la Société de Géographie de Liège³³, je reviens assez longuement sur des lignes qui justifient une reprise des arguments de Jean Gottmann en faisant place aux suites qu'un autre géographe de renom, Pierre George, a pu formuler dans la même veine³⁴. Le chapitre introductif que Jean Gottmann consacre au « cloisonnement du monde » dans « La politique des États et leur géographie », et auquel Pierre George fait écho dans « L'action humaine »,

30 Deleuze et Guattari la qualifie de science royale mais je préfère impériale parce que le medium du pouvoir dont il est question est le territoire et non la relation sociale d'hommage.

31 Denis Retaillé (éd.), *La ville ou l'État*, Rouen, PURH, 2006.

32 Jean Gottmann, 1952, *La politique des États et leur géographie*, Paris, Armand Colin. Je n'ai pu rencontrer Jean Gottmann qu'une courte après-midi du printemps 1982, à Oxford, bien avant que je contribue au relèvement de son cours de géographie à Sciences Po que voulait rétablir le directeur des années 1990, Alain Lancelot (Les grandes lignes de partage du monde). Quelle leçon, en si peu de temps, d'un vieux monsieur tout simple qui aurait dû devenir, avant l'heure, le grand réformateur de la géographie française s'il ne lui avait pas fallu fuir l'épuration nazie qui gagnait aussi les universités. Il n'avait pu obtenir la naturalisation à temps. Sur l'itinéraire de Jean Gottmann, lire : « L'orbite de la géographie de Jean Gottmann », *La Géographie*, Hors série 1523 bis, janvier 2007.

33 Denis Retaillé, « De l'horizon borné à l'horizon ouvert », *Bulletin de la société de Géographie de Liège*, numéro spécial « Questions et débats dans la géographie d'aujourd'hui » dirigé par Bernadette Mérenne Schoumaker, n° 62, 2014, p. 7-14.

34 Pierre George, *L'action humaine*, Paris, PUF, collection SUP, 1968.

revient en mémoire quand la « monolanguage³⁵ du territoire » qui s'est développée au cours des deux dernières décennies, néglige de traiter à sa juste hauteur problématique la question de la mobilité³⁶. Pourtant, chez Gottmann déjà, « les faits géographiques sont par leur nature même des faits relationnels » ; « il ne peut y avoir de déterminisme que sous la forme d'un déterminisme de relations » (p. 15). Et dans la conclusion que tout le monde a retenue, le même auteur note que « la position géographique d'un lieu ou d'un territoire... résulte d'un certain état de la circulation » ou encore que « l'iconographie devient... un môle de résistance au mouvement ». Entre deux, il note aussi que « la circulation permet d'organiser l'espace, et que c'est au cours de ce processus que l'espace se différencie » (p. 215, 221). De la différenciation de l'espace terrestre au cloisonnement de l'espace géographique, il faut donc admettre que le mouvement est premier et que les compartiments sont produits par appropriation et contrôle du mouvement voire son interdiction (cela nous rappelle la sédentarisation forcée). L'organisation de l'espace s'effectue en plusieurs termes successifs et associés. Le premier de ces termes est l'appropriation qui implique délimitation. « Tout espace organisé est borné » (George, 1968, p. 35). La chute est rude.

Ces extraits ouvrent la voie à une réflexion faisant place à ce que les géographes appellent l'idéologie spatiale ou plus techniquement « l'espace des représentations » qui sont des instruments de pouvoir. Ce n'est pas le lieu d'en développer les aspects épistémologiques mais seulement d'en saisir la portée éthique. Le balancement entre l'affirmation de la primauté du mouvement et la nécessité du cloisonnement traduit un inconfort méthodologique que l'on pourrait reporter aux termes aristotéliens de la causalité. Le cloisonnement du monde serait la cause finale qui justifie la recherche des limites et l'usage immodéré d'une figure qui n'est possible que par représentation : la ligne tracée sur une carte. La cause formelle est plutôt de ce côté de la représentation qui prend corps quand jamais aucune ligne n'existe a priori avec cette propriété exclusive de séparer ; toutes elles relient. Le passage à la frontière relève alors d'une « idéologie spatiale », un choix a priori portant sur la nature de l'espace des sociétés et sur le type de lien liant les hommes entre eux par l'attachement à une terre qui est bornée par l'horizon limité du « pays », un lien vertical qui s'impose de l'extérieur : la nature, cause matérielle, et la guerre pour la faire respecter, cause efficiente. Le dépassement de cette nécessité à quatre ressorts devient une subversion, le nomade est un envahisseur en puissance, le bidonvillois qui arpente la ville, sa ressource, est un pauvre dangereux. Si le cloisonnement est nécessaire (cause finale), ce n'en est pas moins une affirmation idéologique justifiant sa réalisation

35 Déviation du « monoliguisme » de Derrida : « Je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne ». *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, p. 13.

36 Un jeune géographe contemporain s'efforce de poser le concept de territoire pour éviter de le laisser flotter au gré des acceptions : Frédéric Giraut, « Conceptualiser le territoire », *Historiens et Géographes*, n° 403, 2008, p. 57-68. <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:2051>.

par le jeu des autres niveaux de la causalité. Je prétends alors que contrairement à l'affirmation du cloisonnement nécessaire, l'affirmation de la primauté du mouvement relève de la proposition théorique qui vise à écarter la fausse évidence de la première : le découpage est un résultat et non une cause : ce que Jean Gottmann voulait montrer, finalement, par la balance du mouvement et de l'iconographie (territoriale) comme résistance au mouvement. Cette réponse éthique est scientifique, elle est en accord avec l'expérience contradictoire de la violence à mort par inversion de ce qui fait la réalité des sociétés qu'Ode et moi avons appris à connaître par delà les discours des activistes et des savants manipulés. Le mouvement, l'exploration en premier lieu, la mesure de la distance quand nous avons conscience que la distance sépare (plus ou moins) et que la mobilité permet de la réduire pour que quelque chose paraisse avec une dimension spatiale plutôt que rien, ce sont là des propositions appelant à identifier les obstacles qui freinent ou stoppent le mouvement, produisent le cloisonnement alors que l'espace est animé.

Dans cette hypothèse, la mobilité n'est pas une conséquence de la différence des lieux toujours déjà là, mais une condition de leur existence aux croisements de trajets qui produisent de la saillance, ce que l'on appelle lieu. La réalité du cloisonnement géographique qui s'impose à mort et dont nous avons vécu la honte n'est qu'une forme possible qui relève d'un choix et surtout d'une capacité : le contrôle du mouvement en quoi tient fondamentalement le pouvoir. L'urbanité en Inde tout comme l'espace mobile au Sahel ont alimenté cette démonstration par la conceptualisation d'un espace méthodologique par delà les espaces anthropologiques apparemment incomparables (D. Retaillé, O. Louiset, 2006)³⁷. Au passage, un sort fut fait à l'imposture cartographique (D. Retaillé, 1996³⁸ ; O. Louiset, 2004³⁹) et à l'usage criminel des figures choroplètes qui donnent à voir des fictions réalisées, les cartes ethniques ou socio-religieuses de la ville étant les pires du genre. Le territoire, bien qu'à la mode, est écorché dans sa naturalité qui est l'œuvre de manipulateurs de symboles. La tension éthique s'apaise. Mais l'inquiétude reprend lorsque la redoutable efficacité de la fiction et de sa figure cartographique s'imposent de nouveau. Au moins la possibilité de les combattre existe-t-elle sur le terrain scientifique, ce qui satisfera à l'exigence déontologique. La suite est une autre affaire, liée bien sûr, mais relève progressivement de l'action politique et non plus seulement de l'éthique scientifique en passant par divers degrés d'implication (infra).

37 Denis Retaillé et Odette Louiset, « Sociétés de castes et sociétés nomades en ville : apparences incomparables mais continuité conceptuelle », in D. Retaillé, *La ville ou l'État*, Rouen, PURH, 2006, p. 275-287.

38 Dans un numéro de la revue « Le Débat » consacré au « tournant géographique », avec Jacques Lévy, « La vérité des cartes », n° 92-1996, p. 87-98.

39 Dans l'ouvrage collectif dirigé par Jean-Paul Bord et Pierre-Robert Baduel, *Les cartes de la connaissance*, « Cartographe la société indienne », Karthala, 2004, p. 547-560.

Le choix de poser l'orientation scientifique sur la critique éthique peut conduire à l'isolement. C'est le choix d'une hypothèse plus en accord avec l'espace des représentations intimes contre les manipulations qui trouvent autorité et caution dans les modèles savants inversant la réalité quand leurs concepts la précèdent et la font entrer dans le lit de Procuste. « D'abord on fabrique à partir de l'objet, le concept de l'objet, puis on inverse le tout et on mesure l'objet à sa copie, le concept... La philosophie du réel se présente ici comme une idéologie pure, déduction de la réalité non à partir d'elle-même, mais de sa représentation »⁴⁰.

Les révolutions scientifiques, les mutations théoriques comme celle des années 1970 dans la géographie française ne surviennent pas si souvent. Et pourtant, avec un peu de patience, il est possible d'observer un processus d'agrégation des divergences qui, pour nous, fut attaché au mouvement postcolonial. Pour aller vite, cette pensée critique à quoi l'on pourrait ajouter, pour nos sujets, l'expression subalterne, a été à l'origine d'un « southern turn » très tardivement identifié. Il s'agit d'alimenter la science normale par des situations dites du « sud » (l'expression est malheureuse mais c'est une autre histoire), et non plus de jauger le monde sur la base des modèles fabriqués ici pour rendre compte des situations d'ici. Ainsi Ode réclame-t-elle que le concept de ville ne soit pas confondu avec le modèle européen ; ainsi réclamai-je que le nomadisme ne soit pas interprété comme une relique des temps préhistoriques relégués aux marges inhospitalières du monde mais inscrit dans la continuité de la sédentarité et au cœur du processus dit aujourd'hui de « mondialisation ».

Un programme scientifique peut alors s'ouvrir, qui n'est plus isolé mais contribue à une nouvelle évolution possible de la discipline par le couplage du « southern turn » devenu très à la mode depuis le milieu des années 2000 (enfin) et du « cultural turn » un peu plus précoce à la fin des années 1990 après vingt ans de remue-ménage. Si séparément ces deux orientations ont fait leur lit, il reste encore à les rapprocher. Le « southern turn » cherche, avec raison, à faire entrer les situations observées « ailleurs » dans le corpus disciplinaire autrement que par la périphérie des contre-exemples mais pour contribuer à revoir le corpus théorique, c'est-à-dire d'abord les problèmes. Le « cultural turn », de son côté, a conduit à la prise en charge de nouveaux objets, le plus souvent « intimes » et délaissés par la discipline classique : la maison, le corps, le genre, l'habiter plus globalement, les expressions artistiques etc. Or la jonction des deux reste à faire. Ce travail porte sur les cadres généraux du classement : « southern turn » désigne un grand ensemble géographique (Sud) qui n'est pas sans rappeler les périphéries non occidentales du monde (les aires culturelles non occidentales et le sous-développement) ; le

40 Engels, *L'anti-Dürhing*, chap. 10, p. 83 de l'édition électronique de l'UQAC (Chicoutimi) : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.enf.ant,1978>.

« cultural turn », en délaissant les niveaux géographiques de grande dimension néglige de s'attaquer aux implicites très englobant qui en sont les références cachées. Remplir cet écart d'échelle de manière critique est l'objectif éthique, lui aussi, d'un travail attaché aux passages plus qu'aux limites, à la circulation des manières d'être et de faire, donc à l'expression très diversifiée de la distance et des moyens de la contrôler ou de la régler. Aussi bien dans les villes de castes que dans la mêlée des « nomades » et des « sédentaires » la révision des problématiques classiques apporte sa contribution. Décoloniser la géographie, science impériale maniaque du découpage et asservie à l'idée de territoire, revenir de la vision zénithale (carte) à la vision horizontale, redéfinir le lieu en ne pensant plus ni dans ni sur mais avec l'espace (les formes de la distance) : voilà le programme éthique d'une recherche libérée. D'autres la conduiront peut être. Mais à ce moment de la fin, deux événements (commandes) sont venus conforter le choix éthique d'une réponse scientifique aux obstacles institutionnels et intellectuels opposés par la science normale.

En 2013, une grande organisation internationale m'a confié la réalisation d'un atlas du Sahara-Sahel en proie au terrorisme par la reconversion des savoirs nomades. L'atlas, destiné à la publication, vise à mobiliser les acteurs responsables des États riverains, au nord comme au sud du Sahara, pour une réactivation de la circulation transsaharienne condition de la paix et surtout réponse à l'incertitude permanente. L'hypothèse de l'espace mobile fait son chemin. Les « Lieux de la mondialisation » et quelques articles ciblés ont produit leur effet⁴¹.

En 2014, Ode a été contactée par un groupe d'architectes et urbanistes alternatifs (RADAR-paysage) préparant un concours qui vise les bidonvilles en Inde et plus spécialement celui de Dharavi à Bombay. « L'oubli des villes de l'Inde »⁴² a été lu et la tentative de comprendre le phénomène des *slums* autrement que par la marginalité insupportable a été reçue, audible derrière les grandes tirades de l'éradication ou de la lutte pour la dignité, répétées à quelques variantes près depuis plus d'un demi-siècle, toujours aussi ignorantes de ce qui se vit⁴³.

41 Denis Retaillé (éd.), *Sahara-Sahel*, OCDE, présentation aux autorités internationales prévue en décembre 2014. Denis Retaillé, « Introduction à une géographie des conflits », *L'Information géographique*, 75-3, 2011, p. 6-22. Denis Retaillé et Olivier Walther, « Guerre au Sahara-Sahel, la reconversion des savoirs nomades », *L'Information géographique*, 75-3, 2011, p. 51-68. Denis Retaillé, *Les lieux de la mondialisation*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2012. Denis Retaillé et Olivier Walther, « L'actualité sahélo-saharienne : une invitation à penser l'espace mobile », *Annales de Géographie*, n° 694, 2013, p. 595-618.

42 Odette Louiset, *L'oubli des villes de l'Inde*, Paris, Armand Colin, 2011.

43 Après *La planète des bidonvilles*, de Bernard Granotier (Le Seuil, 1980) très attentif au phénomène de reproduction de sociétés inégalitaires en ville, l'ouvrage de Mike Davis, *Le pire des mondes possible*, (titre original : *The planet of slums*), Paris, La Découverte, 2006, se présente comme une série de reportages dont les engagements sont ambivalents : supprimer les *slums*

Il n'a jamais été question, pour nous, de mettre en balance universalisme des valeurs justes et relativisme (culturalisme) des systèmes vernaculaires de pensée. C'est un faux débat. Si universalité il doit y avoir, c'est au bout des chemins qui se croisent sans cesse, des rues sans bout aurait dit la mère d'Ode qui habitait « Chemin du bout rogné » (sic). Sur quoi Woody Allen aurait pu renchérir : « L'éternité c'est long, surtout vers la fin ». Rendre cohérent ce que l'on sait et ce que l'on vit, c'est tout et c'est beaucoup, rien moins que la purge du dogmatisme.

Pour formaliser ce cheminement rapporté ici comme un récit, une figure permet d'identifier les niveaux de l'entrée éthique qui varient selon chacun. C'est encore une manière de conformer le souci de conscience à l'exercice de la science, en apportant à l'exposé méthodologique qui se doit, le double éthique qui le justifie. À chaque étape, pour peu d'être honnête avec soi-même au moins, les verrous de l'expertise et l'autorité de la science peuvent « sauter ». Il faudra alors admettre que l'administration de la preuve n'est qu'une argumentation parmi d'autres possibles.

insupportables ou en faire le levier de la révolution des pauvres. Ode épluche ces textes et les confronte à de menues réalités qui en disent long : « des fleurs dans les cheveux des petites filles » (L'oubli des villes de l'Inde, chap. 5). Dès 1956, l'ONU et l'UNESCO se sont emparées du problème pendant une grande conférence d'experts réunie à Bangkok avant de publier un manuel de l'éradication : Hauser Ph. M., rédacteur de la synthèse, *Le phénomène de l'urbanisation en Asie et en Extrême Orient*, Unesco-Calcutta, 1958.

Le parcours du chercheur scientifique se développe en situation toujours. Le contexte importe et nous avons vu que ce n'était pas seulement un contexte « scientifique » comme l'état de l'art et de l'outillage permet de le décrire. Ce sont aussi des moments de vie, partagés ou pas, une expérience qu'il convient de prendre dans la grande polysémie du mot. L'ordre des séquences proposé ici peut être transformé, jusqu'à l'inversion, ou seulement brouillé. Rien n'y change, les étapes sont là, que la situation de mobilisation éthique s'impose au moment du choix du sujet (comme l'on dit encore) ce qui donne corps à un objet (le corpus) dont la limite ou la forme obéit à des règles disciplinaires de validation et d'inspiration (déontologie), conduisant à expliquer le point de vue d'où l'on se place (posture) pour formuler un (nouveau) problème qui suppose une implication dans le « sujet » (l'objet de la recherche) répondant plus ou moins à un engagement (au moins intellectuel) pour une vérité, jusqu'à ou non l'action (de la performance au sens contemporain de l'art jusqu'à l'intervention voire plus, l'action directe). À l'inverse il se peut que la recherche découle d'une action liée à un engagement préalable et entraîne la mobilisation des compétences scientifiques acquises au service d'une cause, ce que Julien Benda jugeait comme la « trahison des clercs » (1927)⁴⁴ dans la même veine mais sans la circonspection de Weber (1917-1919)⁴⁵. Pour prendre l'exemple le plus visible aujourd'hui, les sciences écologiques et l'écologie politique sont liées dans un sens ou dans l'autre, d'où proviennent ces débats d'experts qui sont à la fois scientifiques et politiques et qui confondent théories et doctrines. Cette intersection devrait être toujours éclairée. Une position scientifique peut être une position politique très en amont d'une action qui peut ne pas lui correspondre. Les options épistémologiques et idéologiques ne concordent pas à tout coup. Il y a là un terrain d'investigation éthique fort étendu et assez volontairement délaissé, me semble-t-il.

Denis Retaillé

UMR 5185 ADESS

Université Bordeaux Montaigne

Denis.Retaille@u-bordeaux-montaigne.fr

⁴⁴ Julien Benda : le plus grand emmerdeur du siècle selon Étiemble.

⁴⁵ *Le savant et le politique*. Deux conférences réunies en un livre publié en France par J. Freund et R. Aron en 1959. Paris, UGE-10-18.

Résumé

Ce texte est un récit. Il témoigne des mutations d'une discipline plongée dans le doute, la géographie, dont les progrès n'ont pas résisté aux réalités qui s'imposent d'autant plus fortement que la violence à mort est venue troubler le confort des hypothèses scientifiques. Comment faire de l'expérience dramatique, vécue en situation de recherche, le départ d'une réponse éthique à des problèmes mal formulés ? Le croisement de deux itinéraires passant par le Sahel et les bidonvilles indiens l'a permis à la condition d'opter pour un retour à la mesure horizontale de la distance contre l'expertise du surplomb cartographique et la manipulation de catégories trop commodes qui imposent le découpage alors que le mouvement est premier. Le fondement même de la discipline est touché par la critique de son paradigme historique attaché à la recherche de la (bonne) limite.

Mots clés

Géographie, Sahel, Inde, épistémologie, éthique.

Abstract

This text is a narrative. It reflects changes of a discipline in doubt, geography, whose progress has not withstood the realities, even more when the violence to death disturbed the comfort of scientific hypotheses. How to make a dramatic experiment, lived in situation of field research, the departure of an ethical response to poorly formulated problems? The crossing of two routes passing by Sahel and the Indian slums allowed it, with a imperative return to the horizontal distance measurement against the expertise of cartographic overhang and handling too convenient categories that impose division while the movement is prime. The very foundation of the discipline is affected by criticism of its historical paradigm focused on the search for the (good) limit.

Keywords

Geography, Sahel, India, Epistemology, ethics.